

LE VIE COURANTE

(Pour le SAMEDI)



Est-elle morte ?

A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON

C'était la veille du jour de l'an ; toute la famille était assemblée dans la maison paternelle, la maison des aïeux, où des générations d'hommes de valeur et de belles et honnêtes femmes s'étaient succédées depuis le jour où l'officier du régiment de Carignan qui l'avait bâtie était venu y chercher un repos bien mérité.

Bien située, au milieu d'une région légèrement accidentée, elle offrait un charmant lieu de rendez-vous à toute la jeunesse de la famille, qui ne manquait pas de s'y réunir, autour des grands parents, deux ou trois fois l'année.

L'été on canotait sur les lacs des environs ; l'automne on chassait et l'hiver les pentes plus ou moins raides des ondulations de la région étaient témoin des parties de traine les plus folles.

Les enfants mariés étaient déjà arrivés avec leurs enfants ; le train devait amener dans la journée d'autres parents et deux filles non mariées, parties pour Montréal avec une liste d'achat d'une longueur démesurée.

A l'heure exacte on entendit les grelots du traîneau de famille amenant les invités en retard. Les arrivés se précipitèrent sur le perron pour les recevoir et les embrasser.

Derrière les parents on apercevait, dans la pénombre, deux bonnes têtes de serviteur, comme il n'y en a plus de nos jours. C'étaient celles du vieux cocher de la famille, la servant depuis trois générations, et de sa femme, ayant élevé toute cette folle jeunesse qui l'embrassait avec joie.

— Eh ! vieux ; ça me f-nd le cœur chaque fois que je vois nos deux demoiselles au milieu de tous nos enfants. Pourquoi qu'elles ne veulent pas se marier ?

— Pourquoi qu'elles se marieraient ? répondit le cocher à sa femme ; elles ont de bons parents, une maison confortable, tout ce qu'il faut pour rendre des filles heureuses.

— Un mari ! c'est un mari, même quand il est laid et pas plus gros qu'une puce ; et puis, Madame ça fait mieux que Mademoiselle.

— Possible, mais mademoiselle Eveline ne se mariera plus. Elle n'est plus jeune et elle a donné dans la peinture maintenant.

— Ça me fait pitié ces idées artistiques, comme elle dit. Elle s'habille en chien fou ; ses jupes ne tiennent que par des épingles. Elle fait mon désespoir. La seule manière de la ramener à la raison, c'est de la marier ; mais personne n'en veut ; c'est pourtant une bonne et brave fille.

— Elle est musicienne et chante bien, remarqua le cocher qui avait des prétentions musicales, ayant dans son jeune âge chanté à l'église.

— C'est vrai ! mais elle ne veut jamais chanter ; et boude quand sa mère le lui demande.

— Ah, voilà mademoiselle Elise, qui descend ; elle a mis son costume de couverte ; elle ne peint pas tant que sa sœur, mais elle ne perd pas de

temps pour s'amuser, comme ses parents s'amusaient dans leur jeune e. Ah ! ah ! ma vieille, regarde donc qui vient là-bas, c'est le jeune Léon Lamirande ; il a son *bob-sleigh* avec lui ; je suis sûr qu'il vient chercher mademoiselle Elise pour faire une partie. Quel beau couple ça ferait, hein ! la mère ?

* *

— Voulez-vous descendre quelques côtes, Mademoiselle, Jean est au village avec mon traîneau ; il nous remontera en quelques minutes ?

— Avec plaisir ; mais à une condition : vous me promettez de ne pas verser. Vous savez je ne vous le pardonnerais jamais.

— Le temps est magnifique ; la neige est excellente, fiez-vous à moi.

Léon Lamirande était un *sport* dans l'acception vraie et honnête du mot. Bien fait, fort instruit, ayant une physionomie franche et intelligente, il possédait une fortune qui pour n'être pas grande assurait son indépendance. Léon, était ce que les mères appellent un bon parti.

— Êtes-vous prête, Mademoiselle ?

— Oui, cria Elise qui était retournée à la maison chercher quelqu'article de toilette.

Elle monta sur le traîneau.

— Je suis prête, Monsieur Lamirande ; mais vous savez, pas d'imprudence ; je connais votre hardiesse, inutile de m'en donner des preuves.

— Soyez sans crainte, j'ai conscience de ma responsabilité et de la valeur de mon chargement, ajouta-t-il en riant.

Et il lança son traîneau, venant d'un bond se placer derrière sa gracieuse voyageuse.

— Bravo ! s'écria la jeune fille que la rapidité de la course enthousiasmait.

Ils filaient, habilement guidés par le jeune homme, descendant avec une vitesse vertigineuse vers la vallée.

La journée était froide, mais éclairée par un soleil radieux émaillant l'air de paillettes diamantées ajoutant à la beauté du paysage.

— Je comprends que vous aimiez ce sport ; je l'aime aussi, mais je ne me suis jamais risquée sans la compagnie d'un de mes frères.

— Pourquoi ?

— Je n'ai pas confiance en mes talents et je tiens beaucoup à ma petite personne.

— Comme vous avez raison ! c'est la personne la plus charmante que je connaisse ; mais vous reviendrez sur mon traîneau, n'est-ce pas ?

— Oui, peut-être ! comme nous filons, c'est délicieux.

— Mademoiselle, voulez-vous que nous voyagions toujours ensemble dans la vie ? Voulez-vous être ma femme ?

Il l'aimait follement depuis longtemps ; ne le lui avait jamais laissé voir ; n'avait pas l'intention de le lui avouer ce jour-là ; l'air vivifiant de la montagne était seul responsable de son audace, de son aveu et de sa demande.

Elle ne répondit pas.

— Mademoiselle Elise, — puis-je vous appeler ainsi ? — voulez-vous être ma.....

Il se pencha vers elle pour mieux saisir sa réponse, oublieux du danger que faisait courir à sa bien-aimée un seul moment d'inattention et ne s'aperçut que trop tard que son *sleigh* déviant légèrement venait de s'engager sur une pente où il lui serait impossible de le diriger et encore moins de l'arrêter.

Ils filaient droit sur une masse de neige durcie, amoncelée au bas de la côte ; ils l'atteignirent et la heurtèrent avec force.

Lorsqu'il se releva il vit la pauvre jeune fille, étendue sur la neige, évanouie : un mince filet de sang coulait de sa louchette.

Seigneur ! avait-il tué celle qu'il aimait ?

Tendrement, il la dégagea des débris du *sleigh* et de la neige qui l'avaient recouverte et se penchant sur elle avec angoisse il approcha son oreille de sa bouche ; il n'entendit rien.

Est-elle morte ? se demanda-t-il avec terreur.

Il s'approcha plus près encore ; sa joue touchait presque ses lèvres ; rien ! toujours rien ! c'était plus qu'il ne pouvait en endurer ; il s'approcha plus près encore et crut enfin sentir sur sa joue le souffle de sa respiration.

Fou de joie ; inconscient de ce qu'il faisait, il la prit dans ses bras, l'embrassa en murmurant des paroles d'amour qu'elle ne pouvait entendre.

Enfin, elle ouvrit les yeux et le regarda en souriant.

— Pourrez-vous me pardonner ? êtes-vous mieux ?

— Léon, est-ce vous ? dit-elle d'une voix à peine intelligible.

C'était la première fois qu'elle l'appelait ainsi, et son nom passant par ses lèvres calma son âme agitée.

— Oui, chère amie ; êtes-vous blessée ? dites-moi, êtes-vous blessée ?

— Je ne pense pas ; simplement secouée. Je crois que je me suis évanouie ? Merci, Léon, elle regarda en souriant le jeune homme qui essayait de son fin mouchoir sa joue tachée de sang.

— Mon amie, murmura-t-il, en la soulevant délicatement, vous ne pouvez rester ici, le froid est dangereux. Voulez-vous me permettre de vous porter jusqu'à la maisonnette que vous voyez là bas ?

— Je crois que je peux marcher ; je me sens beaucoup mieux, et ses joues se colorèrent faiblement.

— Me pardonnez-vous tout ? demanda-t-il sans la regarder.

— Oui — tout.

— Vrai — oh ! ma chérie, voulez-vous être ma femme.

Elle baissa lentement la tête, l'appuya sur la poitrine du jeune homme et faiblement répondit : oui.

* *

Ce dîner du jour de l'an avait été particulièrement joyeux, pourquoi ? peu le savaient, mais on sentait le bonheur dans l'air.